

CHAPITRE 2

EN ALLEMAGNE.

LA NAISSANCE DU MOUVEMENT LEGITIMISTE (1920-1924)

Lorsque j'étais en Finlande, la famille du grand-duc Kirill Vladimirovitch et sa femme, la grande-duchesse Victoria Feodorovna, s'y trouvaient aussi. Ils habitaient le domaine de Haiko qui appartenait au général Etter et qui se trouvait à quelques kilomètres de la ville de Borgo. Borgo se trouve à quatre heures de route de Helsingfors. La famille comprenait les princesses Maria, âgée de dix ans, et Kira qui avait huit ans. La grande-duchesse était enceinte. Ils étaient venus en Finlande au commencement de 1917 accompagnés de K.H. Hatong et de deux gouvernantes britanniques, Burgess et Gregory. Après avoir passé quinze jours à Haiko, ils déménagèrent pour Borgo afin de ne pas causer de gêne aux Etter et avec l'espoir de trouver à se loger d'une manière qui conviendrait mieux à l'état de la grande-duchesse.

Le 30 août 1917, la grande-duchesse donna naissance à un fils qui reçut le nom de Wladimir. Quand elle releva de couches, les Etter invitèrent la famille à revenir à Haiko. Les Etter pensaient que leur domaine était un endroit plus sûr. Comme tous les membres de la famille impériale qui se trouvaient à Pétrograd avaient déjà été arrêtés, il est vrai qu'on pouvait s'attendre à n'importe quel moment à ce que des tentatives soient faites pour arrêter le grand-duc.

Le baptême du prince Wladimir Kirillovitch eut lieu le 18 septembre 1917, à Haiko. Les parents voulaient que soient observés tous les rites du baptême habituels dans la Famille impériale. Ils considéraient que cette précaution était importante afin d'éviter de futures complications concernant les droits au trône de Russie de Wladimir Kirillovitch. Avec de grandes difficultés, l'archiprêtre Alexandre Dernov, qui était à la tête du clergé de la Cour, fut invité à venir de Pétrograd. Il était aussi le Père supérieur de la cathédrale du Palais d'hiver à Pétrograd et le Père supérieur de la cathédrale de l'Annonciation du Kremlin. Il arriva avec le chantre de la cathédrale Saints Pierre et Paul de Pétrograd. Ils apportaient tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie. Le baptême fut inscrit dans le Livre des naissances des membres de la Maison impériale que l'archiprêtre Dernov avait aussi apporté avec lui. Le nom des parrains fut inscrit aussi ; la marraine était la grande-duchesse Maria Pavlovna (mère du grand-duc Kirill Vladimirovitch) et le parrain, le grand-duc Boris Vladimirovitch (frère du grand-duc Kirill Vladimirovitch).

Tout en vivant en Finlande, le grand-duc Kirill Vladimirovitch ne pouvait être tout à fait certain d'être hors d'atteinte des autorités révolutionnaires. Il vivait dans une résidence retirée, c'est probablement la raison pour laquelle il n'attira pas l'attention jusqu'en novembre 1917. Des matelots armés apparurent alors à Haiko et déclarèrent qu'on les avait envoyés chercher et confisquer des armes. Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna ne savaient que trop bien qu'une telle fouille risquait de se terminer par l'arrestation du grand-duc et son internement à la forteresse Pierre et Paul à Pétrograd, où plusieurs membres de la Famille impériale étaient déjà emprisonnés. Pleine d'appréhension, la famille se rassembla dans une seule pièce au second étage, mais les matelots s'en allèrent après avoir fouillé seulement le premier. Par hasard, on apprit plus tard que l'arrestation du grand-duc, qui avait été prévue, avait été annulée fortuitement par l'intervention de l'un des marins de Centrobalt. Le matelot avait servi sur le croiseur *Oleg* alors que le grand-duc était le commandant en second puis le capitaine de ce navire et il avait conçu de la sympathie pour ce dernier. Quand on avait discuté de cette question au Centrobalt, il avait détourné la conversation lorsqu'on parlait d'arrestation, si bien que seul l'ordre de procéder à une fouille fut donné. On apprit aussi plus

tard que la fouille avait été entreprise parce que les Rouges finlandais accusaient les Finlandais blancs de profiter de la présence d'un grand-duc russe à Haiko pour y cacher des armes.

En décembre 1917, aux alentours de Borgo, des combats eurent lieu entre Finlandais rouges et Finlandais blancs. Ces escarmouches se produisirent tout près de Haiko. De la maison, on entendait distinctement le bruit des fusils et des mitrailleuses. Ces actions militaires coupèrent Haiko de Borgo et Helsingfors, compliquant considérablement le ravitaillement. La grande-duchesse nourrissait le bébé et elle avait besoin d'un régime riche, sans parler des besoins des jeunes princesses en pleine croissance. Il était en particulier difficile de se procurer des produits laitiers. La situation financière de la Famille devenait de plus en plus critique, et le froid glacial aggravait les choses.

Les autres familles russes qui résidaient à Borgo à cette époque étaient les Kleinmichel et les Melikov qui avaient aussi des enfants, ce qui adoucissait considérablement la solitude des princesses. Pour Noël, le grand-duc Georges Mikhaïlovitch vint de Helsingfors à Haiko. Il attendait le moment propice pour rejoindre sa famille à l'étranger. Mais cela ne devait pas être – il fut bientôt arrêté, emmené à Pétrograd et fusillé.

En janvier et février 1918, la guerre civile devint particulièrement intense aux environs de Borgo. Un propriétaire voisin de Haiko, du nom de Bjorkenheim, fut arrêté et aussitôt fusillé. Pendant à peu près trois semaines, les Blancs finlandais se cachèrent à Haiko et dans les environs. Cela représentait un danger pour les habitants du domaine, mais il était impossible de ne pas aider les Blancs. De plus, il semblait que les Rouges finlandais, sachant qu'un grand-duc habitait à Haiko, considéraient en quelque sorte ce lieu comme un territoire neutre. Néanmoins, le 9 février 1918, quinze gardes rouges en armes apparurent à la porte du domaine, ils exigèrent qu'on les laissât entrer pour procéder à une autre fouille à la recherche d'armes appartenant aux Blancs. Après une fouille infructueuse du rez-de-chaussée et du sous-sol, ils s'en allèrent. La Famille vécut à nouveau des instants de terrible angoisse au second étage, mais, selon les Rouges, l'ordre avait été donné de ne pas les importuner.

Le 27 février 1918, par l'intermédiaire du consulat français, le grand-duc se vit demander si la Famille se sentait en sécurité en Finlande et s'il fallait faire une tentative pour l'en faire sortir. Bientôt, une démarche semblable fut faite par le roi de Suède Gustave V. Le roi demandait comment il pourrait adoucir le sort de la famille de Kirill Vladimirovitch et celui des autres membres de la Famille impériale. Il était déjà trop tard pour aider ceux qui étaient à Pétrograd et il n'y avait pas d'autre membre de la Dynastie en Finlande. Kirill Vladimirovitch remercia le roi en ce qui le concernait, mais il refusa toute aide pour le moment, conscient qu'un tel soutien attirerait l'attention des autorités révolutionnaires et aboutirait à son arrestation. Il y avait aussi le risque, toujours présent, d'être arrêté par les Rouges finlandais en franchissant la frontière. D'autre part, tout le monde espérait que la chute du gouvernement soviétique serait imminente ou, du moins, que les Blancs seraient victorieux en Finlande, si bien que le départ de Finlande ne poserait pas de problème. La Famille décida d'attendre et de continuer à supporter cette situation difficile, ce qui s'avéra être la bonne décision.

Vers la fin de mars 1918, on apprit que les Allemands avaient débarqué à Hango et, le 10 avril, que la flotte russe avait quitté Helsingfors. L'armée du général Mannerheim approchait, venant de Tammersfors, et les troupes allemandes arrivaient de l'ouest. Les Rouges abandonnèrent la région de Borgo et bientôt la victoire des Blancs finlandais se confirma. Dans ces conditions, la Famille était tout à fait en sécurité. Le général Mannerheim et, plus tard, le comte von der Goltz, commandant de la division allemande, rendirent visite au grand-duc pour lui offrir leur aide. A l'automne 1919, la Famille retourna à Borgo. Elle y

trouva une maison plus confortable que celle des Etter. La vie en Finlande redevenait normale.

Au cours de l'hiver 1920, une épidémie de grippe espagnole se répandit à travers la Finlande et parmi les centaines de victimes, Burgess, la gouvernante anglaise. Ce fut un grand choc pour toute la Famille.

Pendant de nombreuses années, ma mère avait été liée d'amitié avec la grande-duchesse Maria Pavlovna, la mère de Kirill Vladimirovitch. Leur amitié était devenue particulièrement étroite alors que ma mère travaillait à l'entrepôt de la grande-duchesse pendant la guerre russo-japonaise et la Première Guerre mondiale. Maintenant que ma mère habitait à Helsingfors, elle rendit fréquemment visite à la famille de Kirill Vladimirovitch à Haiko en 1919 et 1920. Je la reverrai toujours, tricotant pendant ces années-là des gilets, des chaussettes et des couvertures pour le jeune grand-duc. A cette époque, je ne connaissais pas personnellement le grand-duc Kirill. Je ne le connaissais que pour l'avoir croisé quotidiennement à l'Académie navale. Le grand-duc suivait un cours plus avancé que moi si bien que nous n'avions jamais eu l'occasion de nous adresser la parole. Nous n'avions fait que nous saluer. Quand j'y pense maintenant, j'aurais dû lui rendre visite, mais je craignais d'être importun et je ne suis jamais allé à Haiko.

Finalement, en mai 1920, la Famille réussit à quitter la Finlande. Ils se rendirent à Zurich où habitait la grande-duchesse Marie Alexandrovna, duchesse de Saxe-Cobourg et Gotha et mère de Victoria Feodorovna. La Famille était heureuse de quitter Borgo où, pendant ces trois années, ils avaient dû supporter une vie monotone dans des conditions précaires et traverser des moments angoissants. Mais le grand-duc et la grande-duchesse furent à jamais reconnaissants à la Finlande ainsi qu'aux Etter d'une hospitalité qui avait probablement sauvé la vie du grand-duc.

La Famille fit de courtes haltes en traversant l'Allemagne. A Berlin, ils furent accueillis par Alexandra, duchesse de Hohenloe-Langenburg qui était la sœur de Victoria Feodorovna. A Munich, ils furent rejoints par la duchesse Marie Alexandrovna elle-même. Pendant leur séjour à Munich, ils apprirent que la grande-duchesse Maria Pavlovna, avec ses fils Boris et André, étaient arrivés en France sur un navire de guerre qui leur avait permis de quitter le sud de la Russie. Maria Pavlovna s'installa dans la station thermale de Contrexéville, où elle suivait un traitement médical. Malheureusement, la grande-duchesse n'eut pas longtemps le loisir de jouir de cette vie paisible. Elle mourut le 24 août 1920 et fut enterrée à Contrexéville. La mère de Victoria Feodorovna, la duchesse Marie Alexandrovna, ne lui survécut pas longtemps. Elle mourut le 22 octobre de la même année et fut enterrée à Cobourg. L'année suivante, en 1921, la Famille quitta Zurich pour s'installer sur la Côte d'Azur à Cannes.

Pendant cette période, l'aristocratie russe et les officiers de la Garde impériale étaient concentrés à Munich, malgré leur désir de résider à Paris. Les circonstances étaient telles que la vie en Allemagne offrait de grands avantages étant donné le taux de change de cette monnaie étrangère, si bien que la plupart d'entre eux restaient pour l'instant à Munich. Parmi eux, se trouvait le prince Sérénissime Gortchakov accompagné de sa famille, les comtes Adlerberg, le prince Engalitchev et sa famille, le général Epantchine, le général Biskoupsky, le colonel Ewald et le capitaine Levchine. Il avait bien autour de trois cent cinquante Russes qui vivaient passagèrement dans la ville. Dès leur arrivée, une église prit naissance et une association monarchiste se constitua. Il y avait aussi le Conseil supérieur monarchique (C.S.M.) à la tête duquel se trouvait A.N. Kroupensky et Markov II. A Berlin, au même moment, il y avait des milliers de Russes qui commençaient lentement à gagner la France. Aussi longtemps que je fus absorbé par la publication de mon livre, je prêtai peu d'attention à la vie sociale des Russes et je n'étais guère au courant de leur état d'esprit. Je ne savais pas que les passions faisaient rage dans leurs rangs. Je fus mis au courant de ce fait d'une manière tout à fait inattendue et déplaisante.

A un certain moment, alors que l'impression de mon livre était presque terminée, Schabelsky m'appela pour me confier sous le sceau du secret que son ami Serge Taboritsky et lui-même partaient à Berlin pour une mission très urgente et dangereuse. Ils ne savaient pas s'ils reviendraient à Munich. Quel était l'objet de cette mission mystérieuse ? Schabelsky ne se sentait pas en droit de me le dire. Les deux hommes partirent le soir même. Deux jours plus tard, tout excités, les Russes de la pension me montrèrent les titres des journaux. Schabelsky et Taboritsky avaient assassiné Nabokov. La suite de l'article décrivait ce qui s'était passé. Un grand congrès politique des émigrés avait lieu à Berlin. L'ancien ministre des Affaires étrangères du Gouvernement provisoire, le professeur P. Milioukov, faisait une conférence au cours du congrès. Il était venu spécialement de Paris pour cela. Après la conférence, entouré de ses admirateurs, Milioukov était debout en train de parler lorsque Schabelsky sauta sur l'estrade en criant qu'il allait venger l'injure que Milioukov avait faite à l'impératrice Alexandra Feodorovna depuis le dais de la Douma d'Etat. Il tira ensuite plusieurs coups de feu dans la direction de Milioukov. Celui-ci ainsi que ceux qui l'entouraient se jetèrent par terre. Plusieurs personnes se précipitèrent sur l'estrade pour arrêter Schabelsky. Quand Taboritsky vit ce qui se passait, il sauta lui aussi sur l'estrade et se mit à hurler dans la direction du groupe qui se trouvait près de Milioukov. Il y eut alors une grande confusion et une énorme panique. Les gens se bousculaient pour se précipiter en hurlant vers la sortie. La police arriva rapidement. Milioukov n'avait pas été touché, mais un personnage public connu, Nabokov, qui se trouvait parmi ceux qui l'entouraient, avait été tué et plusieurs autres personnes avaient été blessées. Schabelsky et Taboritsky furent arrêtés sans opposer de résistance.

Comme le congrès avait été organisé par les partisans du Gouvernement provisoire, que Milioukov et Nabokov étaient des révolutionnaires connus, et que Schabelsky et Taboritsky avaient déclaré être monarchistes, les journaux clamèrent qu'il s'agissait d'un complot monarchiste et réclamèrent l'arrestation et l'expulsion de tous les monarchistes russes. Ainsi que je l'ai déjà dit, Schabelsky ne m'avait pas dit pourquoi il allait à Berlin. Mais il s'avéra que Winberg était au courant de tout et qu'il partageait les opinions de Schabelsky. Winberg me dit alors que Schabelsky et Taboritsky nourrissaient cette vengeance depuis longtemps, par admiration pour le courage et la noble attitude de l'impératrice Alexandra Feodorovna. Comme les deux hommes n'avaient pas la possibilité de se rendre à Paris où Milioukov résidait de façon permanente et qu'ils ne voulaient pas non plus tomber aux mains de la police française, ils avaient dû attendre longtemps une occasion de mettre à exécution leur projet terroriste. Ils s'étaient hâtés d'aller à Berlin dès qu'ils avaient appris que Milioukov devait s'y rendre. Ensuite, Winberg apporta une petite valise dans notre chambre. Il expliqua qu'elle contenait des documents importants et nous demanda de la lui garder. Il était sûr qu'on allait le fouiller et il craignait d'être compromis par ces documents. Je protestai en disant que tous les Russes qui logeaient dans cette pension pouvaient être fouillés et moi, tout spécialement, puisque tout le monde savait que je rencontrais Schabelsky quotidiennement.

Winberg rétorqua que je n'avais pas de passé monarchiste alors que lui-même avait fait de la prison et qu'on savait qu'il était un chef monarchiste important. Rien de ce que nous dit Winberg ne nous parut convaincant, mais, de toute façon, j'aurais eu honte de ne pas accéder à sa demande. La valise fut placée au milieu des jouets de mon fils. Ma femme était très en colère ; cependant, à elle aussi, il paraissait difficile de suggérer à Winberg de chercher une autre cachette pour sa valise.

La communauté russe de Munich était terriblement troublée par cet événement. C'était le seul sujet de conversation. Bien que la majorité des Russes fussent des monarchistes, ils critiquaient Schabelsky et Taboritsky et ils pensaient que leur acte n'avait aucun sens. La victime, en effet, n'était pas la personne visée et l'incident représentait plus un avantage

qu'un tort pour Milioukov. Ce dernier s'en sortait avec l'auréole d'une victime et personne ne vit la beauté de l'acte de Schabelsky et Taboritsky. Beaucoup pensaient que c'était Kérensky qui aurait dû être la victime, car il n'avait rien fait pour sauver la famille impériale. Il avait aussi fait beaucoup de mal au peuple russe par son inaptitude à gouverner le pays.

Le troisième jour, vers cinq heures du matin, on frappa bruyamment à la porte et une voix cria brutalement en allemand : « Police. Ouvrez immédiatement ! » Je demandai qu'on me laisse le temps de m'habiller mais la réponse fut : « Ouvrez immédiatement ou nous enfonçons la porte. » J'ouvris vite la porte et neuf policiers surgirent dans la chambre. Ils allumèrent la lumière et se mirent à fouiller comme des brutes sauvages. Fouiller une chambre à neuf hommes ne prend pas beaucoup de temps. En une demi-heure, la fouille était terminée. Les policiers ne trouvèrent rien de suspect. Ils emportèrent les lettres de ma mère écrites en russe et d'une nature tout à fait innocente. C'est incroyable, mais les neuf policiers ne trouvèrent pas la petite valise de Winberg contenant les documents potentiellement compromettants. Ma femme et moi retenions notre respiration en tremblant, nous attendant à chaque instant à ce que l'un d'entre eux découvre la valise, l'ouvre et fasse le lien entre nous et l'assassinat de Nabokov ainsi que la tentative d'assassinat de Milioukov. Pour une raison tout à fait incompréhensible, les policiers négligèrent la valise, peut-être parce qu'elle paraissait usée ou qu'elle se trouvait au milieu des jouets de l'enfant. Quand la fouille fut terminée, on me dit de m'habiller et l'on me prévint que j'allais être emmené au bureau des enquêtes criminelles pour y être interrogé. J'étais en plein désarroi parce qu'il me fallait laisser ma femme toute seule avec un jeune enfant. Jamais auparavant je n'avais été entre les mains de la police ni soumis à aucune fouille ou interrogatoire. Cela rendait l'épreuve encore plus pénible. Je me consolais cependant, en pensant que, lorsque l'interrogatoire serait terminé, je serais relâché puisque je n'étais coupable de rien. Ma femme partageait cette opinion.

Au Bureau des enquêtes criminelles, je retrouvai Winberg, Leontiev et Doubinine, c'est-à-dire tous les Russes de la « Pension Moderne ». Il semble qu'on voulait nous mettre dans un état d'épuisement total, car on nous interrogea un par un pendant plus de huit heures. Ils nous photographièrent aussi et prirent nos empreintes comme le veut la routine en ce qui concerne les criminels. Cela eut sur moi un effet particulièrement déprimant. Ceux qui nous interrogeaient essayaient d'établir si Schabelsky et Taboritsky avaient agi de leur propre chef ou s'il y existait vraiment un complot monarchiste. Il n'y avait aucun complot, bien sûr, et nous n'appartenions à aucune organisation politique. La police sembla convaincue que Schabelsky et Taboritzky avaient commis leur acte criminel de leur propre initiative. Ils estimèrent néanmoins de nous garder. Après l'interrogatoire, nous fûmes placés en cellule au commissariat. Tôt le lendemain matin, on nous fit monter dans un fourgon de police avec des voleurs et des prostituées arrêtés pendant la nuit et l'on nous emmena à la prison de la ville. Là, nous fûmes placés dans des cellules individuelles. Toute cette épreuve était extrêmement éprouvante. Le pire de tout était que ma femme et mon enfant étaient laissés tout seuls et que je ne savais pas combien de temps cette situation difficile allait durer...

Après trois jours de détention, un inspecteur vint visiter la prison. Quand il fut devant le guichet de ma cellule, il me posa la question rituelle : « Pourquoi vous a-t-on arrêté ? » Je lui répondis plutôt sèchement : « Pour rien. » Il fut assez surpris par la brusquerie de mon ton et, après avoir réfléchi quelques instants, il répondit : « Tous les gens qui sont arrêtés affirment qu'ils sont en prison pour rien. Personne n'est arrêté sans raison – C'est ainsi que les choses devraient être, mais je vous assure que je suis ici à la suite d'une énorme injustice. » L'inspecteur laissa tomber la conversation et s'en alla.

Peu après, nous eûmes tous la permission de nous promener dans la cour de la prison. Ainsi, pour la première fois depuis notre arrestation, nous étions réunis et nous

pouvions échanger nos impressions. A l'exception de Doubinine, nous étions relativement optimistes et ne doutions pas d'être bientôt relâchés. Doubinine, lui, disait que l'expérience et son métier d'avocat lui avaient appris qu'il est facile d'aller en prison mais difficile d'en sortir. En dépit de sa remarque pleine de bon sens, après la promenade, on nous conduisit au bureau où il nous fut appris qu'on avait reçu l'ordre de nous libérer le lendemain matin. Même le sombre Doubinine en fut heureux, mais il restait inquiet craignant que l'ordre ne fût annulé. Le lendemain matin, on nous libéra. Nous franchîmes tout heureux les portes de la prison. Je n'avais jamais imaginé faire l'expérience de la prison, mais cela m'arriva néanmoins, tout comme à une multitude de gens qui durent subir arrestations, interrogatoires, emprisonnements et déportations dans des camps de concentration pendant ces jours sombres que traversait l'Europe...

A la suite de la publication de mon livre « Sur le *Novik* », la colonie russe de Munich s'intéressa à moi. Je fus invité à faire une conférence sur la guerre dans la mer Baltique. Après quoi, on m'invita à adhérer à l'Association monarchiste de Munich et je fus élu membre du comité dirigeant. Cette association tentait de rassembler les éléments d'esprit monarchiste autour du Conseil supérieur monarchique (CSM) qui se trouvait alors à Berlin. La crème de l'émigration russe de tendance monarchiste en Europe occidentale se composait d'anciens hommes d'état, de membres de l'aristocratie et de la noblesse, ainsi que d'officiers de l'Armée et de la Marine impériales. Par exemple, le président de notre association était l'ancien commandant de l'un des corps d'armée, longtemps directeur de l'école militaire des Pages, le général d'infanterie Epantchine. Les membres en étaient des personnalités extrêmement influentes qui avaient occupé de hautes fonctions avant la Révolution. Au cours des réunions, ils faisaient usage des titres en s'adressant la parole : « Votre haute Excellence » ou simplement « Excellence », « Votre Grâce » ou encore « Votre Altesse Sérénissime ». Quand le président donnait la parole à l'un des membres participants à la réunion, il déclarait solennellement : « La parole est donnée à Son Excellence ou au Conseiller privé Untel » ou bien à « Sa haute Excellence le Général-Major de la suite de Sa Majesté » ou encore à « Son Altesse la princesse Une telle ».

Cela était tout à fait compréhensible, mais commençait à paraître anachronique. Le général Epantchine présidait les réunions d'une manière tout à fait antidémocratique, comme s'il était encore un commandant militaire de grade supérieur. Il invitait tel ou tel membre de l'assemblée à exposer son point de vue, puis il faisait lui-même une déclaration, et il l'enregistrait comme résolution sans la faire voter. Epantchine ne supportait pas qu'on fasse des objections à ses opinions ou qu'on exprime un désaccord. Un jour, un incident amusant se produisit entre nous. Les membres de l'Association discutaient à propos de la reconnaissance du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch comme chef de la Dynastie non pas en tant qu'héritier légitime mais comme « étant le plus âgé et ayant le plus grand nombre de partisans ». Je fis des objections et soutins que, puisqu'il s'agissait de reconnaître le chef de la Dynastie, on ne pouvait remplacer les Lois fondamentales de l'Empire par une quelconque formule arbitraire. Epantchine écouta mes objections en silence, mais il était visiblement mécontent. Il avait reçu du Conseil supérieur monarchique l'instruction de préparer le terrain pour cette reconnaissance de Nicolas Nicolaïevitch. Après la réunion, il s'approcha de moi et me dit textuellement ceci : « Comment pouvez-vous, vous, capitaine de corvette, vous opposer à un général transmettant les instructions du Conseil supérieur monarchique. Quand un général parle, il vous faut seulement écouter. Nous ne reconnaissons pas les « acquis » de la Révolution. »

C'était, d'une manière générale, une assemblée de gens respectables et bien intentionnés, mais la plupart d'entre eux étaient des vestiges du passé. A ce moment-là, les monarchistes de l'émigration croyaient à l'écroulement inévitable du régime soviétique et à la restauration de la monarchie. En conséquence, ils croyaient à la restauration du pouvoir des

anciens dignitaires et généraux. Pour cette raison, ils considéraient comme essentiel de préparer le terrain pour la proclamation du grand-duc Nicolas Nicolaevitch comme tsar.

Quand à l'étranger on entendit dire que la Famille impériale toute entière et le frère de l'Empereur, le grand-duc Michel Alexandrovitch, étaient morts, un mouvement prit naissance parmi les monarchistes russes, mouvement dont l'objectif était de soutenir celui des grands-ducs qui se proclamerait Chef de la Dynastie. Le grand-duc Kirill Vladimirovitch était l'aîné – il devait ses droits à sa naissance - mais on ne savait pas encore si lui-même ou ses frères avaient survécu. Le suivant, par l'âge, était le grand-duc Dmitri Pavlovitch, qui avait été le premier membre de la dynastie à s'être échappé ; il avait trouvé refuge en Allemagne. Il était à ce moment-là (1920) à Berlin. Les monarchistes constitutionnels décidèrent donc de le persuader de se proclamer Chef de la Dynastie et, à partir de là, de rassembler les monarchistes autour de lui. Ce fut Biskoupsky qui alla discuter de ces questions avec Dmitri Pavlovitch, car ils avaient servi ensemble dans le même régiment de cavalerie de la Garde impériale. Le grand-duc ne se laissa pas convaincre par Biskoupsky. Il répondit qu'aussi longtemps que le sort des membres de la Dynastie qui étaient ses aînés restait incertain, il ne se proclamerait pas Chef de la Dynastie. C'est alors que Dmitri Pavlovitch quitta Berlin pour s'installer à Paris.

Vers le milieu de l'année 1920, on sut que le grand-duc Kirill avait quitté la Finlande avec toute sa famille pour aller à Zurich en Suisse. Biskoupsky obtint un rendez-vous dans cette ville avec la grande-duchesse Victoria Feodorovna. Il fit probablement une bonne impression à cette dernière par la clarté de sa pensée et sa détermination. L'idée de Biskoupsky de rechercher l'appui des cercles allemands pour entreprendre un « travail » monarchiste plut à la grande-duchesse, car elle avait des relations importantes en Allemagne. Biskoupsky pressa aussi le grand-duc Kirill Vladimirovitch de se proclamer rapidement Chef de la Dynastie, afin de poser ainsi les fondations du mouvement monarchiste légitimiste. Il expliqua qu'il fallait agir vite, car le Conseil supérieur monarchique avait entrepris de persuader le grand-duc Nicolas Nicolaevitch d'assumer le rôle de Chef de la Dynastie et de prendre la tête du Mouvement monarchiste puisqu'il était le plus âgé des Romanov et celui qui était connu du monde entier.

L'intention du Conseil supérieur monarchique était manifestement contraire aux Lois fondamentales, mais en même temps il semblait que Nicolas Nicolaevitch avait de réelles chances d'obtenir le soutien du gouvernement français ainsi que celui de larges cercles au sein de l'émigration à cause du rôle qu'il avait joué en tant que commandant en chef des Armées. Biskoupsky était d'avis que, si Nicolas Nicolaevitch et Kirill Vladimirovitch se proclamaient tous les deux « Chef de la Dynastie », cela nuirait aux efforts faits pour renverser le régime soviétique. De plus, la prétention de Nicolas Nicolaevitch créerait des complications supplémentaires en semant la confusion autour de la question de la légitimité des prétentions au trône.

Kirill Vladimirovitch tardait à prendre une décision, bien qu'il reconnût la validité de ces considérations, car il conservait un faible espoir que le Tsar, ou le Tsarevitch ou encore le grand-duc Michel Alexandrovitch était encore en vie. Il préférait attendre que leur mort soit confirmée. De plus, Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna ne voulaient rien précipiter avant que le terrain ne soit mieux préparé et que des groupes ne soient formés en différents endroits pour soutenir l'action du grand-duc. C'est pourquoi, au nom du grand-duc, Victoria pria Biskoupsky d'ouvrir des négociations avec le Conseil supérieur monarchique et de former dans les centres vitaux de la diaspora des groupes de partisans sincèrement dévoués. Biskoupsky se mit au travail et, à l'occasion des visites de Victoria Feodorovna à Munich, il soumettait à celle-ci des rapports détaillés sur ses discussions avec le Conseil supérieur monarchique. Par l'intermédiaire de son porte-parole Markov II, le Conseil supérieur monarchique promit son appui à la condition que le grand-duc acceptât de lancer

sa proclamation au moment choisi par le Conseil. A Munich, la grande-duchesse, de son côté, rassemblait un groupe de soutien au cours de ses conversations avec les émigrés influents et en organisant de grandes réceptions à l'intention des Russes. Elle demanda au colonel comte Adlerberg de la mettre en relation avec les Russes susceptibles d'être utiles à la cause de son mari. Grâce à ses efforts, le mouvement monarchiste légitimiste prit naissance à Munich.

A cette époque, je me liai avec le général V.A. Leontiev. Dans nos conversations, nous abordions souvent les questions politiques et discussions pour savoir comment il fallait organiser la mise sur pied d'un mouvement légitimiste afin de faciliter son développement ultérieur. Comme la plupart des émigrés, en particulier les anciens officiers, nous étions plutôt naïfs en ce qui concernait les questions politiques. Nous ignorions que la principale difficulté rencontrée dans l'activité politique résidait dans son financement. Nos conversations aboutirent à une proposition que nous décidâmes de présenter à la grande-duchesse. Elle nous écouta, nous remercia et nous dit qu'elle allait la transmettre au grand-duc. Elle entendit beaucoup de propositions à cette époque, dont la plupart n'étaient pas très réalistes à cause du manque d'expérience de leurs auteurs.

Le 3 juin 1922, le prince Galitzine-Mouravline, poète, écrivain et personnage public, s'arrêta à Munich en venant de Budapest pour aller voir le grand-duc Kirill Vladimirovitch en France. Notre colonie russe organisa en son honneur une réunion à laquelle tous les monarchistes furent conviés. Le prince prononça un discours patriotique passionné et confirma qu'il allait rencontrer le grand-duc. Il déclara aussi qu'au cours de l'entretien prévu, une décision de grande importance serait probablement prise. Il fut très applaudi et tous les assistants se dispersèrent pleins d'enthousiasme. Le grand-duc prit en effet une décision de grande importance. En août, le texte d'un manifeste fut distribué dans lequel Kirill Vladimirovitch annonçait qu'il prenait les titres de « Gardien du Trône » et de « Chef de la Dynastie ». Il avait été poussé à accomplir cet acte par la confirmation de la mort de tous les membres de la Famille impériale et de celle du frère de l'Empereur, le grand-duc Michel Alexandrovitch. Dans ce manifeste, Kirill Vladimirovitch appelait tous les Russes à s'unir autour de lui pour le salut de la Russie et la restauration de la monarchie légitime.

Le manifeste causa un grand émoi dans l'émigration toute entière, en particulier parmi les émigrés de Munich. Tout le monde s'attendait à de sérieuses répercussions. Parmi les nouveaux partisans du grand-duc Nicolas Nicolaevitch de Munich, il y eut des discussions interminables et des critiques diverses, dont celles-ci : 1° quelqu'un d'autre que Kirill aurait dû prendre ce titre, 2° cette action était prématurée, 3° Kirill Vladimirovitch avait eu pour mère une luthérienne et n'avait aucun droit au trône, 4° le manifeste n'était pas rédigé selon les règles...

On aurait pu espérer que le manifeste serait accueilli comme la meilleure chose qui pouvait arriver pour les monarchistes : voilà l'aîné de la Dynastie qui se présentait pour prendre leur tête. S'ils s'étaient rassemblés autour de lui et l'avaient suivi, tout eût été pour le mieux. Au lieu de cela, ils se divisèrent. Certains suivirent Kirill Vladimirovitch alors que d'autres suivaient Nicolas Nicolaevitch qui, en réalité, ne voulait diriger personne. Kirill Vladimirovitch fut tenu pour responsable de la division. A ce moment-là, le Conseil supérieur monarchique s'installait à Munich. Il eût été naturel qu'il apportât immédiatement son soutien à Kirill Vladimirovitch et appelât tous les monarchistes à s'unir autour de ce dernier, comme l'avait promis le président Markov II.

Devant le silence du Conseil supérieur monarchique et n'ayant connaissance d'aucune initiative venant de notre association, le général Leontiev et moi-même, en tant que membres de l'Association monarchiste de Munich, décidâmes de rencontrer Markov II afin de clarifier la situation. Markov II nous reçut et nous posâmes la question : « Pourquoi le Conseil supérieur monarchique tarde-t-il à apporter son soutien au Gardien du Trône ? »

Très agité, Markov se mit à énumérer tous les arguments cités plus haut, déclarant qu'en conséquence, tout soutien était exclu. Nous rétorquâmes qu'étant la plus haute instance officielle, le Conseil supérieur monarchique devait soutenir la Chef de la Dynastie afin d'éviter une scission, ajoutant que le grand-duc avait le droit de prendre des décisions en toute indépendance et qu'il avait eu évidemment des raisons de le faire dans ce cas précis. La discussion devint orageuse. Il était patent qu'aucune des deux parties n'allait convaincre l'autre. Le Conseil supérieur monarchique non seulement refusa d'accorder son soutien à Kirill Vladimirovitch, mais, qui plus est, il appela tous les monarchistes à se rassembler autour de l'ancien commandant en chef, le grand-duc Nicolas Nicolaevitch, qui serait leur chef suprême.

En exigeant que le grand-duc Kirill Vladimirovitch ne fasse aucune déclaration sans son accord, le Conseil supérieur monarchique avait visiblement essayé de retarder cette proclamation parce qu'il préparait une déclaration qui serait faite par Nicolas Nicolaevitch, qui lui-même tardait à prendre une décision à ce sujet. Kirill Vladimirovitch ne niait pas que Nicolas Nicolaevitch, en tant que commandant en chef, était connu du monde entier, qu'il avait plus de poids aux yeux des gouvernements étrangers et qu'il avait de plus grandes chances d'avoir leur soutien. Mais les partisans de Nicolas Nicolaevitch, y compris le Conseil supérieur monarchique, n'entendaient pas le voir se contenter de prendre la direction du combat pour la liberté. Ils le considéraient comme le futur empereur. A cette époque, tout le monde prévoyait la chute du régime soviétique et la restauration de la monarchie. Si Nicolas Nicolaevitch s'était proclamé chef de la dynastie, cela eût été une déviation du principe monarchique fondamental définissant la légitimité. En Russie, le principe de primogéniture était considéré comme immuable et garanti par les Lois fondamentales de l'Empire : l'aîné de la Dynastie devenait toujours l'empereur. Qui plus est, Nicolas Nicolaevitch avait soixante-dix ans, sa santé était mauvaise et il n'avait pas de descendant. Etant le membre le plus populaire de la Dynastie, il était le plus à même d'unir autour de lui un groupe d'émigrés d'esprit national, mais, parmi les Russes, il y en avait beaucoup qui ne pouvaient lui pardonner d'avoir fait chanceler le trône et d'avoir participé au renversement de Nicolas II avec l'intention de prendre sa place.

Le grand-duc Kirill Vladimirovitch avait pour lui ses droits légitimes et Nicolas Nicolaevitch sa renommée. Si le principe de légitimité devait prévaloir, il fallait que Kirill Vladimirovitch lance sa proclamation le premier. La seule façon de sortir de ce dilemme, et la plus efficace, semble-t-il, eût été d'unir les potentiels et les efforts des deux grands-ducs. Cela eût aussi contribué à rassembler tous les Russes à l'étranger et à donner plus d'autorité au mouvement.

Kirill Vladimirovitch comprenait très bien cela et le désirait. Par deux fois, il proposa à Nicolas Nicolaevitch de collaborer et par deux fois, ce dernier refusa. Il ne répondit même pas à la première lettre contenant cette proposition. Quant à la seconde, qui lui fut remise personnellement par la grande-duchesse Elena Vladimirovna, il y répondit par l'intermédiaire de son frère, le grand-duc Pierre Nicolaevitch. La réponse, brève, expliquait que Nicolas Nicolaevitch désapprouvait la déclaration de Kirill Vladimirovitch et qu'une collaboration était impossible. Cela ne pouvait que signifier que Nicolas Nicolaevitch n'entendait pas respecter le principe de légitimité et qu'il avait un point de vue différent en ce qui concernait le droit de succession au trône. Il n'y avait aucune relation personnelle entre Nicolas Nicolaevitch et Kirill Vladimirovitch, pas d'animosité non plus. Kirill Vladimirovitch était beaucoup plus jeune que Nicolas Nicolaevitch - ou « Oncle Nikolacha », comme on l'appelait dans la Famille impériale. Kirill Vladimirovitch, qui servait dans la Flotte, avait été souvent absent de Russie, ainsi les deux hommes s'étaient rarement rencontrés.

Il faut ajouter qu'à cette époque, l'organisation la plus nombreuse et la plus influente dans l'émigration était celle des anciens membres de l'Armée des Volontaires dirigée par

son ancien commandant en chef, le général baron Wrangel. Dispersés dans plusieurs pays après l'évacuation de la Crimée, ils formaient l'Union générale des militaires russes (ROVS). Ces vétérans de l'Armée blanche professaient des opinions politiques disparates et un grand nombre d'entre eux n'étaient pas monarchistes. C'est pourquoi la direction du ROVS adhérait à un programme politique non partisan afin d'éviter de diviser ses adhérents. Les dirigeants ne pouvaient guère concevoir que le ROVS se plaçât sous la conduite de Nicolas Nicolaevitch, mais, à la limite, cela eût été encore acceptable. Mais, d'un autre côté, la direction strictement monarchiste de Kirill Vladimirovitch était totalement pour eux inacceptable. Les dirigeants du ROVS n'étaient pas pressés de se soumettre à Nicolas Nicolaevitch, si bien que, lorsque, après son manifeste, Kirill Vladimirovitch proposa au baron Wrangel de collaborer avec lui, il reçut une réponse polie mais fermement négative. Il s'ensuivit une certaine scission dans les rangs du ROVS, peu importante cependant. Quelques groupes issus des anciens régiments de la Garde s'alignèrent derrière le Gardien du Trône.

A la suite de nos pourparlers avec Markov II, il était évident pour nous que la déclaration de Kirill Vladimirovitch avait causé parmi les monarchistes une scission qui n'était pas à son avantage. Le temps seul pourrait la réparer, en tous les cas pas avant la mort de Nicolas Nicolaevitch. Quant à nous, nous considérions que la déclaration de Kirill Vladimirovitch n'était aucunement prématurée. La restauration de la monarchie était d'une importance vitale, c'est pourquoi il ne fallait pas laisser s'affaiblir le sentiment monarchiste. Pour cela, on devait construire une base pour répandre l'idée de la restauration de la monarchie légitime, c'est-à-dire poser les fondations d'un mouvement monarchiste légitimiste. Il allait de soi qu'il ne fallait pas perdre de temps afin d'empêcher les aventuriers politiques de miner l'idée et le mouvement monarchiste et d'y semer la confusion. Ainsi, la déclaration de Kirill Vladimirovitch venait tout à fait à point. Nous sortîmes très troublés de notre entretien avec Markov et nous révélâmes au Conseil de notre Association que nous l'avions rencontré. Nous insistâmes pour que notre organisation dénonce sa subordination au Conseil supérieur monarchique. Non seulement cette suggestion ne reçut pas l'accord de la majorité, mais elle nous attira une réprimande parce que nous avions engagé des pourparlers avec Markov sans autorisation. Nous donnâmes immédiatement notre démission de l'Association...

Au cours de l'été 1922, l'ancien commandant en chef de l'Armée sur le Front de Sibérie, le général Constantin Valerianovitch Sakharov, vint s'installer à Munich. C'était un homme volontaire, énergique et ambitieux, mais il avait des vues étroites et n'était pas très intelligent ; c'est pourquoi il était incapable de tirer vraiment avantage de ses admirables qualités. Il adhéra immédiatement au mouvement légitimiste. Très vite après son arrivée, nous avons fait connaissance lorsqu'il me rendit visite pour me demander de l'aider à faire publier son livre « La Sibérie blanche » par les Editions Oldenburg. Nous sommes devenus très liés et il me confia qu'il souhaitait rencontrer le grand-duc Kirill Vladimirovitch dès que possible. Il voulait demander au grand-duc de lui confier la responsabilité de l'organisation du mouvement légitimiste en Russie. Il considérait que ce travail présentait une importance vitale et j'étais tout à fait d'accord avec lui, mais en même temps, ni lui ni moi n'avions la moindre expérience en ce domaine. Sakharov me demanda de devenir son adjoint et j'acceptai volontiers, tenant pour assuré qu'il avait une certaine expérience en politique. Nous avons mis au point des projets pour la campagne puis le général s'en alla. A son retour, il m'annonça que le grand-duc approuvait pleinement notre proposition et qu'il lui confiait la direction de l'opération en ce qui concernait les relations avec la Russie. Le grand-duc approuvait aussi ma participation à ce travail. Quant à la question principale, c'est-à-dire le financement de l'entreprise, sans lequel on ne pouvait rien entreprendre, le grand-duc avait déclaré, paraît-il, que, bien qu'il ne fût pas en mesure de fournir présentement les fonds

nécessaires, il espérait en avoir bientôt à sa disposition. Ainsi, avant de pouvoir commencer le véritable travail, il nous fallait lancer une campagne pour récolter des fonds. Nous nous sommes lancés alors dans l'action préliminaire. Sakharov consulta Biskoupsky sur la question des fonds car il n'avait personnellement aucune relation en Allemagne. La rumeur cependant courait qu'il avait gardé par devers lui l'argent que lui avait remis l'ataman Semenov et qui devait être affecté aux activités anti-soviétiques.

Ainsi, en septembre 1922, je vins prendre part, d'une manière semi-officielle, aux efforts d'organisation du Mouvement légitimiste. Ma contribution consistait à mettre sur pied une correspondance avec un certain nombre de gens grâce à mes contacts en Finlande, en Estonie et en Lettonie avec pour objectif ultime de développer les moyens de faire circuler de la littérature de propagande à l'intérieur de la Russie. A cette époque, des résistants opéraient encore dans quelques régions frontalières. Ils ne se souciaient guère de politique ; ils étaient plus préoccupés de faire passer des marchandises en contrebande en Russie et de faire sortir de Russie des réfugiés. Il y avait aussi des contrebandiers professionnels prêts à faire n'importe quoi pour de l'argent. J'arrivai bientôt à la conclusion qu'il était possible de faire passer des gens et des brochures en Russie, mais que le coût financier était considérable. Comme tous ces renseignements étaient obtenus exclusivement par correspondance, il devint évident que l'un de nous deux, Sakharov ou moi, serait forcé d'aller en Finlande afin de s'assurer de l'exactitude de ces informations et de se familiariser avec la situation locale en Estonie et en Lettonie. Il était alors très difficile pour les personnes pourvues d'un passeport Nansen d'obtenir un visa pour n'importe quel pays, en particulier pour la Finlande et les pays limitrophes de la Russie. Un tel voyage eût été trop compliqué pour Sakharov qui eût, par ailleurs, éveillé des soupçons en sa qualité d'ancien commandant en chef. Comme j'avais un passeport finlandais qui me dispensait de demander un visa pour la Finlande ou pour les pays frontaliers et que je n'étais pas encore politiquement compromis, Sakharov me demanda, tout naturellement, d'entreprendre ce voyage. Etant donné que j'aurais pour cela besoin d'argent, Sakharov s'adressa à Biskoupsky qui, à son tour, adressa une requête à Scheubner-Richter et au général Ludendorff afin qu'ils nous fournissent les fonds nécessaires.

Au bout de quelques jours, tout heureux, Sakharov vint me voir et me confia, en grand secret, que l'argent avait été trouvé par l'intermédiaire du général Ludendorff. Cependant, avant de nous donner l'argent, le général voulait parler à la personne à laquelle la mission serait confiée. Au jour et à l'heure indiqués, Sakharov, Scheubner-Richter et moi-même allâmes voir Ludendorff. Il habitait un faubourg pittoresque de Munich appelé Soln. J'étais curieux et impatient de rencontrer le général Ludendorff, le célèbre chef d'état-major du maréchal von Hindenburg. Il habitait une maison relativement modeste, mais confortable, que le peuple allemand lui avait offerte pour ses mérites militaires. Nous fûmes introduits dans une salle de séjour qui servait aussi de salon de réception. Le général entra aussitôt. Je le reconnus immédiatement d'après les innombrables photographies qui avaient paru dans les revues illustrées et les journaux. C'était, pourrait-on dire, le général du Grand état-major allemand typique qui jouait un rôle politique si éminent sous la monarchie. Il nous reçut d'une manière très simple et amicale, comme un officier supérieur recevrait des officiers subalternes pour des affaires de service. Le début de notre conversation tourna autour de la Russie en général, de la Révolution et de la situation présente, ainsi que des projets des Russes blancs. Puis on apporta une carte et j'indiquai les endroits où l'on pourrait établir des points de passage de la frontière et à quels endroits ces points pouvaient mener en Russie. Le général s'intéressa en détail à la question de savoir comment devraient fonctionner les points de passage. Comme je l'ai déjà dit, nous autres officiers étions des novices dans la lutte contre-révolutionnaire. Nous ne pouvions agir qu'en nous servant de notre bon sens, de notre expérience militaire et des conseils de gens supposés être expérimentés dans ce

genre de lutte, même si nous savions que, dans la plupart des cas, ces gens étaient soit des aventuriers, soit des théoriciens. De toute façon, qui pouvait vraiment savoir comment combattre le régime soviétique ? Seule l'expérience vous apprend la méthode de ces gens et une telle expérience se paie très cher. Je doute que le général Ludendorff lui-même ait eu l'expérience adéquate. Quoi qu'il en soit, le général parut satisfait de nos explications et décida qu'on pouvait me faire confiance. Il me tendit la somme convenue, en liquide, sans demander de reçu.

Pour moi, la perspective du prochain voyage était non seulement passionnante mais plaisante, car je pourrais voir mon père et la famille de ma femme ainsi que beaucoup d'amis à Helsingfors. Ma première étape fut Berlin. J'y rencontrai un chef de partisans cosaques, le général Glazenap. Ce dernier s'était promu lui-même au grade de général, alors qu'il n'était que capitaine, mais une telle « liberté » était normale en ce temps-là. Il avait été promu pendant la guerre civile et élu chef cosaque par son escadron en raison de son esprit entreprenant et de sa bravoure. Glazenap espérait encore jouer un rôle dans la lutte contre les Bolcheviks s'il y avait une nouvelle intervention. Comme jusque là il n'y en avait eu aucune, il s'était astucieusement débrouillé pour trouver des moyens de subsistance pour lui-même et sa troupe. Il offrait divers services à des groupements politiques d'émigrés : il se faisait fort d'obtenir des renseignements - inventés la plupart du temps - de faire passer la frontière à de la littérature de propagande, à des porteurs de courrier et même de provoquer des soulèvements. Il était prévu que je le rencontrerais dans le plus grand secret, ce que je considérais comme de l'ostentation.

A l'heure et au lieu convenus, je fus pris en charge par son chef d'état-major, le colonel Ziakine. Je fus conduit en voiture à la résidence secrète du général. Il m'accueillit courtoisement, mais se montra réservé et constamment pompeux. Il se vanta de diriger une puissante organisation prête à prêter serment d'allégeance au grand-duc Kirill Vladimirovitch, pourvu que les conditions convenables fussent remplies. La condition principale et probablement la seule était l'argent. Manifestement par souci de discrétion, il faisait des insinuations sans données concrètes. Comme le but de notre entretien était d'établir des contacts, je ne pouvais attendre de lui qu'il parlât ouvertement, en particulier parce que je ne pouvais pas lui promettre d'argent. Le général fut très déçu. Il attendait de moi, semble-t-il, des promesses concrètes. Bien que sa personnalité me fît une impression défavorable et que notre entretien manquât de substance, je me rendis compte qu'avec des gens de sa sorte, les normes habituelles ne pouvaient s'appliquer ; il pouvait se révéler utile dans certaines circonstances.

De Berlin, je me rendis à Stettin, où je m'embarquai sur un bateau finlandais pour Helsingfors. C'était la fin de l'automne et le temps était mauvais – un fort vent du nord-ouest soufflait et il tombait de la neige mouillée – le bateau était petit et il roula pendant toute la traversée. Tous les passagers durent rester à l'intérieur, car le pont supérieur était constamment balayé par les paquets de mer. A Helsingfors, mon principal objectif était de parvenir à un accord avec le capitaine de frégate P.V. Wilken, en qui j'avais pleine confiance. C'était un homme de principes et d'une honnêteté exceptionnelle. Pendant la guerre, il s'était distingué par sa bravoure et son esprit d'initiative comme commandant de navires et, pendant la Révolution, en tentant de combattre activement le pouvoir soviétique. En 1922, par exemple, quand un soulèvement éclata à Kronstadt, il réussit à aller là-bas en marchant sur la glace depuis la côte finlandaise ; il participa à la résistance contre les Bolcheviks qui avançaient sur la glace depuis Oranienbaum et Sestroretsk. Après l'échec du soulèvement, il quitta Kronstadt en emmenant avec lui jusqu'à la côte finlandaise un groupe important de rebelles qui échappèrent ainsi à l'exécution. S'ils n'avaient pas été conduits par Wilken, qui était connu du gouvernement finlandais, ils n'auraient pas été autorisés à entrer dans le pays. Wilken était allé deux fois clandestinement à Pétrograd pour s'informer sur la situation

réelle en Russie soviétique. Sans nul doute, on pouvait accorder une confiance totale à cet homme.

Je rencontrai aussi beaucoup d'autres personnes qui me renseignèrent sur les attitudes adoptées à Helsingfors envers le Mouvement légitimiste. De là, je me rendis à Viborg où résidaient de nombreux Russes. Ils étaient rassemblés autour de trois personnalités remarquables : le général Yavid, le professeur Zeidler et le procureur Krestianov.

Viborg n'était qu'à cent kilomètres de la frontière russe. Avant la Révolution, toute la région entre Viborg et Pétrograd était remplie de résidences d'été. Il y avait des centaines de villas, grandes et petites, qui étaient occupées l'été par des habitants de Pétrograd. Quand la Finlande se sépara de la Russie, certains des propriétaires de villas situées du côté finlandais s'installèrent alors définitivement dans ce pays pour éviter les horreurs de la Révolution. Cet état de fait favorisait l'établissement de communications avec Pétrograd au-delà de la frontière et fournissait des renseignements sur les conditions de vie en URSS. Les contrebandiers réussissaient à transporter différentes marchandises de Finlande en Russie et conduisaient des réfugiés de Russie en Finlande. Il était évident que Viborg pouvait être un important centre d'opération pour notre projet ; il était donc nécessaire de s'informer sur la situation existante. Les Russes qui vivaient à Viborg étaient pratiquement coupés du reste du monde. Les communications avec Helsingfors étaient rares, si bien que leurs liens avec Pétrograd étaient plus étroits qu'avec l'Occident.

Beaucoup de Russes vivaient dans la pauvreté parce qu'il était difficile de trouver du travail dans la région. Certains gagnaient leur pain en se faisant contrebandiers, risquant leur vie pour éviter à leur famille de mourir de faim. L'un d'entre eux était Rouzsky, un parent du célèbre général Rouzsky. Il était considéré comme un des agents les plus actifs dans ce domaine, c'est pourquoi on me conseilla d'aller lui parler. Il vivait en dehors de la ville, car il se cachait de la police finlandaise et des agents soviétiques. Une rencontre fut organisée dans un endroit au fond de la forêt. Il était prêt à participer à toute action dirigée contre les Soviets, mais seulement pour de l'argent. Il ne m'inspira pas une grande confiance. Seul son passé parlait en sa faveur : le Corps des Pages et son service dans la Garde impériale. Sans aucun doute, il restait attaché à la monarchie, mais la nature de ses activités présentes l'aurait obligé à faire avec sa conscience des compromis moralement dégradants. On ne pouvait le blâmer, mais il fallait tout de même prendre ces facteurs en considération.

La colonie russe de Viborg organisa une réception afin de faire ma connaissance, ce qui me fit chaud au cœur. Je savais que tant que Yavid, Zeidler et Krestianov seraient à Viborg, beaucoup pourrait être fait. De Viborg je retournai à Helsingfors et de là, je me rendis en bateau à Revel (Tallinn). A Revel, mes contacts étaient l'amiral Levitsky, son fils et un autre ancien officier de marine. Il y avait aussi le lieutenant-général Bayov qui était à la tête des vétérans de la malheureuse Armée du Nord-Ouest. Je me rendis compte qu'à Revel il ne serait pas difficile de prendre des contacts à travers la frontière, au-delà de la rivière Narova. La situation le long de la bande frontalière était la même qu'en Finlande : la contrebande fleurissait, facilitant le franchissement de la frontière. Les Russes en Estonie étaient encore plus nombreux qu'en Finlande et Revel n'avait pas encore perdu son aspect russe, mais, bien sûr, ceux qui y habitaient étaient remplis de crainte à l'idée de s'occuper de politique ou d'appartenir à des organisations politiques, en particulier aux organisations monarchistes. La police locale surveillait en effet si étroitement les Russes que toute activité politique était exclue. Le gouvernement estonien agissait ainsi par crainte que les Soviets lui reprochent de permettre aux émigrés russes de préparer une intervention depuis son territoire. Cela risquait de mener à des pressions et à une intervention dans les affaires estoniennes.

Mes amis me recommandèrent de ne pas rester trop longtemps à Revel afin de ne pas leur causer de désagrément en attirant l'attention de la police. Le soir du troisième jour je pris donc le train pour Riga. Jusqu'à un certain point, le passeport finlandais m'évitait des ennuis à la frontière, de même que mon visa d'entrée en Allemagne. Je connaissais Riga, mais pas aussi bien qu'Helsingfors et Revel. Des parents du côté de mon père y vivaient encore, et je connaissais aussi un ancien colonel, F.Y. Fechner, qui m'avait été longuement recommandé comme étant un homme particulièrement idéaliste et digne de confiance. Il s'avéra que c'était tout à fait exact. Toutes ses pensées et tous ses efforts étaient concentrés autour de la lutte contre le pouvoir soviétique. Mais les autorités lettones craignaient énormément les complications avec les Soviétiques et Fechner avait éveillé très vite les soupçons de la police politique qui le plaça sous surveillance. On lui dit que s'il continuait à s'occuper de politique, il serait expulsé de Lettonie. Etant donné la situation, il était difficile, malgré mon désir, de réussir à faire plus ample connaissance avec lui. Nous nous rencontrions clandestinement, dans la rue, dans des cafés et des restaurants, mais, en dépit de nos précautions, la police fut mise au courant de ma visite et, si j'avais prolongé mon séjour à Riga, on m'aurait sans aucun doute soumis à un interrogatoire. Ma visite fut aussi suivie par les agents de l'organisation secrète russe locale. L'information parut dans leur bulletin d'information : « Pour la première fois, une activité de l'organisation du grand-duc Kirill Vladimirovitch a été détectée et le capitaine de corvette Graf visite en ce moment les états baltes. » A vrai dire, je ne faisais pas un secret de mon voyage ni de son objet. J'expliquais que je voulais simplement me rendre compte de l'attitude de l'émigration envers le monarchisme légitimiste. Je trouvais curieux d'être ainsi surveillé à Revel et Riga alors qu'en fait, dans ces deux villes, je ne rencontrai que peu de personnes.

Manifestement, Fechner avait de nombreuses possibilités d'action de l'autre côté de la frontière même sans argent. Mais s'il y avait eu un moyen de lui fournir même de petites sommes, son potentiel eût été considérablement accru. Conscient qu'il ne me fallait pas rester longtemps à Riga, et qu'il était particulièrement imprudent de descendre dans des hôtels, je partis pour Munich le soir du second jour après avoir passé deux nuits chez des parents.

Au cours de ces années-là (1920-1922), Munich assista à la naissance du Parti national-socialiste allemand. Il était dirigé par un caporal inconnu appelé Adolf Hitler. Celui-ci présidait des meetings dans les différentes villes de Bavière où il prononçait des discours incendiaires, soulevant la populace contre le gouvernement démocratique de la République de Weimar. Bien sûr, ce gouvernement était impopulaire en Bavière, si bien que les discours de Hitler étaient bien accueillis.

Les émigrés russes entendaient aussi Hitler. Nos vieilles connaissances Winberg et Schabelsky furent entraînés, séduits par ses discours. Ils étaient convaincus qu'Hitler préparait le retour de la monarchie. Un jour, ils me persuadèrent même d'aller l'écouter. En tant que personne, il ne me fit pas une bonne impression, mais ses discours étaient passionnants et stimulants. Cependant, quand Hitler essayait de rendre les juifs et les francs-maçons responsables des malheurs de l'Allemagne, il n'était pas convaincant. Le général Biskoupsky pensait que le mouvement national-socialiste était viable, qu'il réussirait à s'imposer et qu'il jouerait un rôle énorme en Allemagne. A travers Scheubner-Richter et son organisation, il s'impliqua toujours davantage dans ce mouvement...

Le Mouvement monarchiste légitimiste prenait forme à Munich où la grande-duchesse Victoria Feodorovna participait à la création de son noyau. Au départ, il y avait les généraux Biskoupsky et Sakharov, le colonel Ewald, le diplomate von Ettingen, le comte Adlerberg, les avocats Nemirovitch-Dantchenko et Medvedev, le capitaine de cavalerie Levchine et moi-même. Au commencement, nous ne constituions pas une organisation clairement définie. Sakharov et moi-même mîmes sur pied en quelque sorte un organisme central : Biskoupsky

était le représentant en Allemagne et Nemirovitch-Dantchenko le secondait, Ewald dirigeait le Comité des émigrés et Levchine était son adjoint, le comte Adlerberg était responsable des missions spéciales et faisait ses rapports directement à Victoria Feodorovna lorsqu'elle venait nous rendre visite. On faisait appel à Ettingen pour les questions de diplomatie.

A Munich, les légitimistes étaient en minorité. Ils étaient l'objet d'une attaque de la part du Prince sérénissime Gortchakov, qui était encore très riche. Le Conseil supérieur monarchique vivait principalement de ses subsides. Le Comité des émigrés dirigé par Ewald devint la cible de ses attaques. Le groupe de Gortchakov décida d'évincer Ewald. Gortchakov souhaitait prendre la place d'Ewald non seulement parce que le Comité des émigrés était reconnu par les Allemands, mais aussi parce que le Comité possédait la liste de tous les émigrés russes, ce qui lui permettait d'influer sur leur sort de manière significative. L'assaut prit la forme d'une vague de propagande lancée parmi les émigrés, propagande dont le but était de les convaincre que le Comité avait besoin d'un président élu par la majorité, et non pas de quelqu'un qui prétendait être le chef uniquement parce qu'il était l'un des premiers arrivés à Munich. Simultanément, les Allemands furent inondés de dénonciations concernant Ewald. Une élection eut lieu et Gortchakov triompha. Lorsque Ewald contre-attaqua en refusant de se retirer, un second Comité prit naissance. Les Allemands étaient mécontents, mais ils ne voulaient pas être mêlés aux querelles internes des Russes, si bien qu'ils acceptèrent les deux comités, en particulier parce que Gortchakov ne leur demandait pas d'argent.

En février 1923, financé par la grande-duchesse Victoria Feodorovna, un congrès de la jeunesse de tendance légitimiste fut organisé à Munich avec pour objectif d'attirer les jeunes gens dans les rangs du Mouvement légitimiste. Puisque l'avenir leur appartenait, leur présence dans le mouvement assurerait sa continuité. Les organisateurs en étaient : A.L. Kasem-Beg, B.K. Likhatchov, et V.K. Zbychevsky, tous encore très jeunes, ainsi que S.M. Tolstoï-Miloslavsky, un ancien officier. Les jeunes gens répondirent volontiers à l'invitation et se réunirent à Munich. Environ cinquante délégués arrivèrent, représentant les cercles de jeunes de Paris, du Sud de la France, de Berlin, de Prague et de Belgrade.

L'assemblée s'organisa sous le nom d' « Union de la jeune Russie » avec des sections qui devaient être créées d'abord en France, à Berlin et à Belgrade. A côté des habituelles délibérations concernant l'organisation, on discuta des moyens de permettre à la jeunesse russe de faire des études supérieures. La section de France était dirigée par Tolstoï-Miloslavsky, bientôt remplacé par Kasem-Beg. Le mouvement fut ensuite rebaptisé « Union Mladoross ». Dix ans plus tard, il devint le « Parti Mladoross ».

Ce fut au cours de ce congrès fondateur que naquit le mouvement Mladoross, qui devait jouer un rôle considérable dans la vie politique de l'émigration russe. Tous les jeunes gens qui adhérèrent à l'organisation à ses débuts appartenaient à des familles cultivées et des familles bien connues dans l'émigration. Leur société avait des principes moraux élevés et ils étaient indubitablement des monarchistes convaincus et des opposants au communisme. Néanmoins, ces jeunes gens étaient d'esprit tout à fait libéral. L'organisation était aussi fortement infiltrée par des agents communistes. J'ai personnellement une certitude au sujet de l'un d'entre eux, Oleg Partchevsky (et probablement son frère)...

Cet été-là, Victoria Feodorovna vint à Munich accompagnée de ses filles âgées respectivement de seize et quatorze ans, les princesses Maria et Kira. Afin de rencontrer tous les Russes, la grande-duchesse donna une grande réception dans l'hôtel où elle était descendue. Un bal fut organisé pour les princesses. Je figurais parmi les invités. C'est à cette réception que j'ai rencontré les princesses pour la première fois. Je me souviens que notre première conversation ne fut pas très animée, elles répondaient par monosyllabes. Etant donné mon âge, je ne les intéressais guère. Elles voulaient danser, et non pas bavarder. Notre rencontre suivante eut lieu à Cobourg.

L'inflation du mark allemand continuait à une vitesse croissante. Nous vivions avec des millions et approchions des milliards. Ceux d'entre nous qui avaient des devises étrangères prospéraient tandis que ceux qui devaient gagner leur pain vivaient dans la pauvreté. A Munich, il ne restait guère de Russes fraîchement arrivés. Ils partaient en France. A son apogée, la colonie russe de Munich comptait plus de trois cent cinquante personnes, appartenant tous à la classe cultivée. En Europe occidentale, d'une manière générale, il y avait peu de Russes des classes modestes. Ceux-ci apparurent après l'évacuation de l'Armée des Volontaires et ils s'installèrent dans les Balkans et dans les provinces françaises.

Parmi les Russes de Munich, il y avait l'ancien collaborateur de « *Novoie Vremia* », N. Snessarev. C'était un homme intelligent, mais il était cynique et opportuniste. Il savait être obséquieux quand il avait besoin de quelqu'un et il était prêt à user de n'importe quelle forme de persuasion ou d'intimidation pour arriver à ses fins. Avant d'être démasqué à Munich, il exerça son charme sur Sakharov, Biskoupsky, Ewald et d'autres personnes qu'il souhaitait manipuler. Snessarev affirmait être un monarchiste légitimiste à cent pour cent, il chantait les louanges de Kirill Vladimirovitch et de Victoria Feodorovna chaque fois que l'occasion s'en présentait, c'est pourquoi les monarchistes lui accordèrent leur confiance. Il devint évident que Snessarev se méprenait sur le compte du grand-duc et de la grande-duchesse qu'il croyait très riches et qu'il avait décidé d'exploiter. Son plan était d'obtenir d'eux le financement d'un grand quotidien dont il serait le rédacteur. Comme il n'était personnellement connu ni de Kirill Vladimirovitch ni de Victoria Feodorovna, il espérait les atteindre par l'intermédiaire de Biskoupsky ou Sakharov. Il y réussit. Pendant cette période, il vantait les qualités de Sakharov et lui faisait toutes les amabilités imaginables.

En octobre 1923, à l'occasion d'une visite, Sakharov me dit qu'un certain Snessarev cherchait quelqu'un qui accepterait d'aller en Finlande s'occuper de la vente de sa magnifique villa. Snessarev ne pouvait y aller lui-même, car la Finlande refusait l'entrée de son territoire aux anciens collaborateurs du journal émigré « *Novoïe Vremia* » qui ne cessait de monter ses lecteurs contre la Finlande. Sa villa se trouvait à proximité de la frontière russe, dans les environs de la gare de chemin de fer de Kuokkala. Snessarev paierait toutes les dépenses du voyage. Sakharov tenta de me persuader de me lancer dans cette expédition et d'en profiter pour rencontrer à nouveau tous les gens utiles en Finlande, tout en rendant service à un homme aussi gentil et respecté que Snessarev.

A ce moment-là, je ne connaissais pas du tout Snessarev et je n'avais aucune idée du genre d'homme que c'était. Comme je ne m'étais jamais occupé de la vente d'un bien immobilier, la proposition ne m'attirait guère. Je n'avais pas envie non plus de revoir des gens auxquels je n'apporterais aucune nouvelle encourageante concernant le démarrage de notre projet monarchiste. Je déclinai l'offre, mais Sakharov insista, expliquant pour me convaincre qu'il serait facile de vendre la maison de Snessarev, puisqu'il n'en voulait pas un prix élevé alors que la villa avait une grande valeur. Il ajouta qu'on devait aider le vieil homme parce qu'autrement sa famille et lui-même seraient réduits à la pauvreté. J'étais le seul à pouvoir l'aider puisque j'avais un passeport finlandais. Sakharov me dit pour terminer qu'il serait impardonnable de ne pas profiter de cette occasion de faire avancer notre cause.

Sakharov ne réussit pas à me convaincre, mais je finis par accepter à cause de l'insistance qu'il mit à vouloir aider Snessarev. D'une certaine façon, aussi, j'étais le subordonné de Sakharov et je devais par conséquent obéir à son souhait, et puis, enfin, l'effort qu'on me demandait pouvait peut-être s'avérer utile pour notre travail. Le lendemain, Sakharov me fit rencontrer Snessarev qui habitait dans une des banlieues de Munich. Ce dernier me remercia avec force effusions. Il fit l'éloge de mon livre... Fidèle à son personnage, il se montra charmant. Il confirma qu'il paierait les frais du voyage aller et mes dépenses sur place ; je devais prélever le prix du voyage de retour sur le produit de la vente.

Je demandai à Snessarev ce qui se passerait si la villa n'était pas vendue, car il n'y aurait alors rien pour payer mon retour. Il répliqua avec force que c'était tout à fait impossible parce que la maison était vraiment exceptionnelle. Il affirma qu'il avait reçu de là-bas des renseignements selon lesquels il y avait des acheteurs pour les villas et que les belles villas se vendaient facilement. Je n'avais aucune raison de mettre en doute les paroles de Snessarev car je ne connaissais pas encore son véritable caractère. Snessarev ne fixa pas de plafond inférieur pour le prix de vente, me demandant seulement d'obtenir la somme la plus élevée possible étant donné que cette propriété était sa dernière source de revenus. En voyant mes hésitations, Snessarev se mit à geindre et fit appel à mes bons sentiments. Nous tombâmes finalement d'accord...

C'était la fin de l'automne en Finlande, il me fallait me hâter si je ne voulais pas me faire surprendre par la neige et la glace. J'atteignis Viborg sans encombre. Là, je devais me rendre chez un notaire qui avait les clés de la villa et qui devait me fournir les renseignements nécessaires. Snessarev avait laissé entendre que ce notaire était son meilleur ami. Mes inquiétudes et mes doutes grandirent au premier contact. « L'ami » s'avéra être un « ancien ami » qui serait ravi, me dit-il, d'être débarrassé à l'avenir de toute responsabilité concernant les affaires de Snessarev. Au lieu de lui être reconnaissant de s'occuper bénévolement de sa propriété, Snessarev lui écrivait des lettres d'injures et le soupçonnait de vouloir le voler. Avec moi, le notaire se montra très courtois et désireux de m'aider. Il m'apprit que la région où se trouvait la villa était jadis très appréciée comme station de villégiature, mais que maintenant elle n'intéressait plus personne. Des centaines de villas étaient à vendre dans la zone frontalière, mais il n'y avait pas d'acheteurs. Les volets des portes et des fenêtres avaient été cloués et condamnés et les bâtiments se dégradèrent lentement. Il m'asséna le coup final en me disant que la maison de Snessarev était une construction de bois, très simple et de peu de valeur. Il regrettait visiblement d'être forcé de me décourager, mais il paraissait convaincu que je ne parviendrais pas à la vendre, surtout en si peu de temps. Il me conseilla de repartir sans perdre plus de temps.

Je dois avouer que cette conversation me déprima profondément. Je comprenais que le notaire avait probablement raison puisque ce qu'il disait était parfaitement logique. Je savais moi-même que la région n'avait d'attrait que pour des estivants qui n'existaient plus. Que fallait-il faire ? Suivre le conseil du notaire et repartir ou rester et essayer de vendre la villa ? N'ayant pas d'argent pour le retour et le seul moyen de m'en procurer étant de vendre la maison, je devais essayer d'y parvenir. Je partis pour le village, furieux contre Snessarev et Sakharov et regrettant ma naïveté.

Il y avait dix-huit kilomètres entre la gare de Kuokkala et la villa. Sur une route mouillée, cela représentait quatre heures ou peut-être plus. Les environs paraissaient déserts et lugubres. Tout inspirait la mélancolie, le ciel gris, la pluie fine et l'absence de tout signe de vie. Par chance, je pus rapidement trouver un taxi, sinon, comme le soir tombait déjà, j'aurais été obligé de marcher dans l'obscurité ou de passer la nuit quelque part dans le village près de la gare. La route traversait une forêt de pins. De temps en temps, nous dépassions des villas, sombres sous la pluie et dont les volets étaient soigneusement condamnés. Durant tout le trajet, nous ne rencontrâmes âme qui vive, comme si toute la région avait été évacuée. La pluie tombait sans discontinuer, me trempant jusqu'aux os. Pour trouver un peu de réconfort, je me mis à parler au chauffeur qui, par chance, parlait bien le russe. Il confirma ce que m'avait dit le notaire, la région était vraiment abandonnée. Beaucoup de propriétaires essayaient de vendre leur maison par l'intermédiaire d'agents immobiliers, mais il n'y avait pas d'acheteurs. Pour une bouchée de pain, on pouvait acheter des dizaines de villas. Le gouvernement avait annoncé que les maisons dont les impôts n'auraient pas été payés seraient confisquées par le Trésor. Le chauffeur me dit qu'il n'avait jamais entendu parler d'un seul acheteur. Il était évident, malheureusement, que les

renseignements de Snessarev étaient erronés ou inventés par lui pour me donner le moral. Le chauffeur connaissait le nom de tous les propriétaires, car il avait été facteur jadis. Il me racontait l'histoire de bâtiments les plus remarquables et se disait désolé de voir que le bon temps était fini, peut-être pour toujours.

Grâce au bavardage du chauffeur de taxi, le temps passa vite et mon attention fut distraite. Finalement, dans l'obscurité, nous arrivâmes à la villa de Snessarev. Il était impossible alors d'en distinguer les détails. Je discernai seulement les contours d'un grand bâtiment et, plus près de nous, deux petites maisons. Mon chauffeur frappa énergiquement au portail. Au bout de quelques minutes, il s'ouvrit et le gardien sortit en rampant. Il rampait vraiment, car il n'avait pas de jambes et se déplaçait en se propulsant avec les mains. Le crépuscule finissant, la bruine, le gardien cul-de-jatte, le froid et la fatigue, tout cela me submergea de tristesse. J'expliquai au gardien qui j'étais et lui demandai de m'héberger pour la nuit, peu importait comment. Il se révéla intelligent, rapide et serviable. Il ouvrit la porte de la petite maison, alluma le poêle et apporta un peu d'eau bouillante. La maison était confortable et propre. Après avoir bu du thé et m'être réchauffé, j'abordai avec le gardien la question de la vente de la villa. Il me confirma qu'il n'y avait personne à qui la vendre, sinon aux fermiers, qui n'avaient pas besoin d'une maison aussi grande. Les fermiers seraient peut-être prêts à récupérer à bas prix les matériaux de construction, mais ils n'avaient pas d'argent disponible pour cela.

Pendant qu'il me parlait, il me vint à l'esprit que si les fermiers souhaitaient acheter des matériaux de construction, on pouvait abattre la maison et la vendre sous forme de matériaux. Les poutres, les briques, les planches, les encadrements de fenêtre, tout cela pouvait être vendu séparément. Chacun pourrait acheter ce qu'il voulait et autant qu'il voulait. Mais chaque acheteur devrait venir emporter ses achats. J'exposai cette idée au gardien qui l'approuva. Nous décidâmes d'aller le lendemain dans le village le plus proche et de proposer ce marché aux fermiers par l'intermédiaire de leur ancien. Bien sûr, j'avais un peu d'appréhension à l'idée des difficultés qui surgiraient au sujet des prix, de la démolition de la maison et Dieu sait quelles autres calamités. Je n'avais aucune expérience dans ce domaine, j'étais le seul vendeur et j'étais pressé de repartir. Les fermiers acheteurs, de leur côté, avaient de l'expérience et ils n'étaient pas pressés. Mais c'était la seule solution, il fallait donc tenter la chance.

Le lendemain matin, je commençai par visiter la grande maison. Elle était située sur le flanc d'une colline, non loin du bord d'un lac, si bien qu'elle avait dû être une résidence d'été agréable. Le bâtiment cependant n'avait aucune valeur en soi et il datait de trente ou quarante ans. Ensuite nous nous rendîmes au village. Je fus très surpris. Ce n'était pas du tout un village finlandais mais un village purement russe, habité par des Russes. Au milieu du 18^{ème} siècle, un certain prince Golitzine avait soit acheté, soit reçu en don un vaste territoire. Il s'était fait construire une maison et avait fait venir environ deux cents paysans serfs. Les paysans s'installèrent dans deux villages. En un siècle et demi, ils s'étaient enracinés dans ce nouvel endroit. Ils étaient restés russes parce qu'ils vivaient complètement isolés de la population finnoise locale. Les Golitzine avaient disparu de la région depuis longtemps. Seul le nom de la gare, Golitzino, rappelait leur existence. Les fermiers n'étaient plus des serfs, mais des hommes libres qui possédaient des terres de belle étendue ; ils avaient l'air prospères. C'était étrange de voir des maisons paysannes russes typiques en Finlande. Nous allâmes dans le village le plus proche. Le gardien appela l'ancien du village et quelques autres fermiers importants. Je leur expliquai mon plan, qui, à ma grande joie, leur plut énormément. Sur le champ, nous nous mîmes d'accord sur différents détails et décidâmes que la vente débiterait trois jours plus tard.

Avec l'aide du gardien, je fis l'estimation de tout ce qui pouvait être vendu. J'en conclus que je pouvais arriver à une belle somme et me rendis compte avec satisfaction que, même

après avoir soustrait mes dépenses, le reste serait plus important que ce que Snessarev avait calculé. A condition cependant que tout fût vendu et que les fermiers fussent d'accord avec mes prix. J'envoyai le gardien au village pour une consultation préliminaire avec les fermiers, qui se trouvaient être des parents à lui. Ce détail, pensai-je, augmentait les chances que mes prix fussent acceptés d'avance. Le gardien m'apprit que deux propriétaires résidaient en permanence dans la région, aussi allai-je leur rendre visite. Ils étaient raisonnablement à l'aise, mais je me demandais comment ils pouvaient supporter de vivre dans un tel isolement. L'un d'eux vivait avec sa vieille mère et l'autre avec sa jeune femme.

Le jour dit, tôt le matin, les acheteurs commencèrent à arriver. Ils se mirent immédiatement à examiner et littéralement à palper tout dans la maison. Nous avons discuté des prix et sommes tombés d'accord. Puis j'ai encaissé l'argent, établi des reçus et marqué sur le champ ce qui était vendu. Le processus n'était pas simple et n'allait pas toujours sans difficulté, mais il n'atteignit jamais un point critique. Ainsi, le problème des poutres dans les murs était particulièrement compliqué. Tant que le papier était en place, elles paraissaient longues, mais, une fois le papier retiré, on découvrait que c'était des morceaux plus courts, sans doute parce que la maison n'avait pas été construite en une seule fois, mais en plusieurs étapes.

A la fin de la journée, une bonne partie des matériaux avait été vendue. Le reste suivit le lendemain. Les fermiers étaient ravis de la transaction. Entre eux, ils continuaient les échanges et les marchandages. En résumé, la vente était un grand succès. J'avais amassé une somme d'argent satisfaisante. Dès que la vente fut terminée, je retournai à Viborg et envoyai l'argent à Snessarev. J'agis aussi vite que possible parce que je craignais d'être volé dans quelque endroit isolé. Tout le monde dans la région savait que j'avais sur moi ce qui, d'après les normes locales, était une grosse somme. Puis je décidai d'aller chez le notaire pour le mettre au courant de ce qui s'était passé. Quand je lui appris que la maison avait été vendue, il ne me crut pas. « A qui l'avez-vous vendue ? C'est incroyable, surtout si vite », s'exclama-t-il. Alors je lui expliquai ce qui s'était passé et il me complimenta de mon ingéniosité. « Personne n'a jamais pensé à faire cela », ajouta-t-il.

Après cela, je rendis visite à Yavid, Zeidler et Krestianov qui semblèrent ravis de me voir. Je leur exposai très franchement la situation au sujet de l'argent nécessaire pour le projet de « derrière le rideau de fer ». Ils furent, bien sûr, extrêmement déçus. Puis je retournai à la propriété de Snessarev. Cette fois-ci, je me rendis à Viborg dans une voiture à cheval au lieu de prendre le train. On m'avait dit que c'était beaucoup plus court parce que la route coupe en diagonale. Cela eût été préférable, en effet, si la route n'avait pas été inondée par les trombes d'eau et à peine praticable. A plusieurs reprises, je craignis que la voiture ne se renversât et que nous fussions embourbés. Je dus passer là-bas plusieurs jours pour assister au démantèlement de la maison afin d'éviter tout malentendu. La démolition avançait lentement. Au bout de quelques jours, la maison était réduite à l'état de gravats et je pus partir. Après des adieux amicaux échangés avec le gardien cul-de-jatte qui s'était montré si serviable, je retournai à Viborg avec la voiture à cheval.

A Helsingfors, je suis allé voir les personnes qu'il fallait, les plus importants étant le général Goltgoer et Wilken. Puis je pris le bateau. Il n'y avait pas encore de glace dans le Golfe de Finlande, si bien que la traversée fut sans histoire. Ainsi, cette aventure risquée se terminait bien pour moi.

J'étais de retour à Munich avant Noël. J'appris alors que, peu après mon départ pour la Finlande, ou, pour être exact, le 9 novembre 1923, Hitler avait essayé de renverser le gouvernement de Bavière de von Kahr. Il était soutenu par le général Ludendorff lui-même. Hitler avait conclu avec von Kahr un accord selon lequel le complot ne rencontrerait aucune opposition. En contrepartie, von Kahr devait rester en place. Mais en réalité, c'était une ruse de von Kahr qui mobilisa la police et l'armée qui résistèrent. La première tentative de Hitler

pour prendre le pouvoir avait été déjouée. Scheubner-Richter, seize nationaux-socialistes et trois policiers furent tués, Goering (le futur Reichsmarschall) fut gravement blessé et Hitler fut arrêté et condamné à cinq ans de prison. Hitler appela cette première tentative « le putsch de la Brasserie ».

La mort de Scheubner-Richter au cours de l'insurrection mit au jour les liens entre l'« Aufbau »¹ et les nationaux-socialistes. Le général Biskoupsky subit un interrogatoire et on perquisitionna au siège de l'« Aufbau ». Le général réussit à prouver qu'il n'était pas du tout impliqué dans les affaires intérieures allemandes. Il ne fut pas arrêté, mais il fut certainement considéré comme suspect par la suite.

Dans nos cercles légitimistes, pendant ce temps-là, les événements avaient pris un tour plus favorable. La grande-duchesse Victoria Feodorovna avait fourni l'argent pour la constitution d'un Conseil central monarchiste légitimiste. Le Conseil se vit confier la tâche de diriger le développement du mouvement dans tous les pays où il existait. Le Conseil devait devenir le centre administratif de la communauté légitimiste. En me mettant au courant de tout cela, Sakharov m'apprit qu'il avait refusé de devenir membre de ce conseil, car il considérait qu'il était un associé du Centre directeur attaché au Gardien du Trône. Il poursuivit en me disant qu'à son avis, moi-même, en tant que son assistant, je devrais m'abstenir de me joindre au Conseil. Je demandai alors : « Et que devient le soutien financier du Centre à notre mouvement ? » Il fut obligé de répondre : « Il n'y a pas encore de réponse à cette question. » Plus tard, il devint évident que Sakharov avait refusé d'entrer dans le Conseil non pas tant parce qu'il était déjà lié au Centre du Gardien du Trône, mais parce que ses relations avec Biskoupsky étaient récemment devenues tendues et que le Conseil présentait ses rapports à Biskoupsky. Je décidai d'adhérer au Conseil parce que je n'avais pas l'intention de me laisser entraîner, même indirectement, dans la querelle entre Sakharov et Biskoupsky. Je trouvais Biskoupsky incomparablement plus intelligent et plus utile pour notre travail. Quand je mis Sakharov au courant de ma décision, il fut très vexé. Nos relations cessèrent à partir de ce moment-là. Le Conseil se composait du président, le professeur Levtchenko, du vice-président V. Miatlev, et des membres Likhonine, Nemirovitch-Dantchenko, von Ettinger, von Evald, Medvedev, Levchine et moi-même. On me confia la responsabilité de la propagande à l'intérieur de l'URSS et de la publication de l'information. Medvedev était chargé de la publication du bulletin mensuel.

Très vite, notre président, Levtchenko, dut quitter Munich. Miatlev fut élu président et je fus élu vice-président. Comme nous recevions tous une aide financière et que le Conseil avait les moyens de sortir des publications, notre travail avançait bien. Le Conseil réussit vite à coordonner les organisations très dispersées qui, sous sa conduite, commencèrent à s'étoffer rapidement. Bientôt le Conseil eut des difficultés avec le Centre directeur, attaché au Gardien du Trône, parce qu'il prenait une partie des fonds et qu'il empiétait naturellement sur les responsabilités du Centre directeur. Même les instructions données pour nous guider étaient parfois contradictoires. Par conséquent le Chef du Secrétariat du Gardien du Trône, le général Dolivo-Dolinsky, prit le Conseil en grippe. De différents endroits, des voix se firent également entendre pour proposer que le Conseil central ait son siège non pas à Munich, où il y avait relativement peu de Russes, mais dans un grand centre ou bien dans le lieu de résidence du Gardien du Trône. Ce changement de siège permettrait au Conseil d'avoir des membres vraiment qualifiés et non choisis au hasard. Ces commentaires ne nous faisaient pas plaisir, naturellement, mais nous continuions à faire consciencieusement notre travail, en dépit des critiques.

¹ Association de monarchistes allemands et russes fondée par Scheubner-Richter et le général Biskoupsky. Elle avait des buts économiques et commerciaux immédiats et des vides politiques plus lointaines, en particulier la conclusion d'accords économiques avec les futurs dirigeants d'un Empire russe restauré... (la traductrice)

L'année 1924 amena en Allemagne un effondrement monétaire total. Le Reichsmark tomba à zéro. Un timbre pour une lettre destinée à l'Allemagne coûtait cinq milliards. Cette inflation extrême engloutit toutes les économies privées que nous possédions en liquide. Le gouvernement introduisit une nouvelle monnaie qui comportait des Rentenmarks à la place des Reichsmarks, garantis par la « richesse totale de l'Etat » au lieu de l'or. La valeur du nouveau mark était à parité avec le mark d'avant la guerre. Cette réforme toucha sérieusement les émigrés qui vivaient en Allemagne avec des monnaies étrangères. Par exemple, avec l'ancien mark, j'avais pu vivre ainsi que ma famille avec aussi peu que cinq ou six dollars US par mois.

Il se produisit alors un exode des Russes qui quittaient l'Allemagne où il était difficile de trouver du travail. La plupart d'entre eux gagnèrent la France. Les Russes que j'avais rencontrés en 1921 étaient tous partis, Winberg, Engalitchev, Leontiev, Adlerberg, Doubinine et beaucoup d'autres étaient partis pour divers pays. Schabelsky-Bork et Taboritsky étaient en prison purgeant une peine de dix ans pour le meurtre de Nabokov. Ma femme et moi étions confrontés au problème de notre avenir matériel. Pour le moment, nous vivions de mon travail pour le Conseil et de quelques revenus occasionnels de mon livre, mais nous comprenions très bien que cette situation ne pouvait pas durer bien longtemps. J'essayais donc de trouver du travail et ma femme terminait les cours d'une école d'art dramatique avec l'espoir de trouver un emploi dans un studio de cinéma. Mais tout cela n'était que des projets, rien de concret.

Au commencement de mai 1924, le Conseil apprit que la grande-duchesse et le grand-duc avaient décidé de quitter le sud de la France pour une résidence permanente à Cobourg en Allemagne. Ils possédaient dans cette ville une maison appelée Villa Edimbourg. La Famille décida de s'arrêter quelques jours à Munich en allant à Cobourg. Le grand-duc et la grande-duchesse vinrent à Munich, accompagnés seulement de leur fils, le grand-duc Vladimir Kirillovitch. Maria Kirillovna était en visite en Roumanie et Kira Kirillovna séjournait chez des amis sur la Côte d'Azur.

Cette nouvelle causa un grand émoi parmi les légitimistes de Munich. Les membres du Conseil, en particulier, espéraient que le grand-duc déciderait d'assister à la réunion du Conseil. C'est ce qui arriva. Miatlev fit un exposé sur l'activité, les objectifs et les espoirs du Conseil. Je fis un rapport sur le travail nécessaire pour développer la propagande en URSS et Medvedev parla de l'état actuel de l'émigration. Je ne sais pas quelles furent les impressions réelles du grand-duc sur nos interventions, mais, quoi qu'il en soit, il posa des questions et remercia chacun. Il eut une discussion privée avec Miatlev qu'il connaissait bien. Pour prouver son estime et son dévouement à la Famille, la jeunesse russe prit l'initiative d'organiser un service de sécurité. On me demanda d'en prendre la responsabilité. La jeunesse russe à Munich était composée d'étudiants de l'Université. Ils étaient peu nombreux, mais formaient un excellent groupe. Le service de sécurité montait la garde 24 heures sur 24 à l'hôtel. Des gardes du corps accompagnaient la Famille durant ses visites en ville. Bien que le grand-duc détestât les mesures de sécurité, en particulier quand elles étaient improvisées, il accepta la présence de deux gardes dans le hall de l'hôtel. Son acceptation était probablement due à son désir de ne pas décevoir les jeunes gens qui étaient intimement persuadés qu'il fallait impérativement protéger la Famille qui risquait en permanence d'être assassinée par des agents du gouvernement soviétique. Comme chef de la sécurité, je venais régulièrement à l'hôtel et je téléphonais aussi pour vérifier si les gardes étaient présents et demander s'il s'était passé quelque chose. En raison de ma charge, j'ai rencontré plusieurs fois le grand-duc et la grande-duchesse. A leur départ, Biskoupsky informa le Conseil que la grande-duchesse ne pouvait plus financer le Conseil. Elle avait fait un dernier don pendant son séjour à Munich et il était bien moindre que les précédents. Le Conseil devrait soit trouver d'autres sources de revenu, soit cesser son activité. Bien que

nous nous fussions préparés à cela, c'était une nouvelle décevante. Le Conseil n'avait évidemment aucun autre moyen de subsistance. Il était particulièrement regrettable de renoncer à notre travail alors qu'il marchait si bien...